

---

## **PABLO NERUDA – DOSSIER**

---

### **Table des matières**

|                                            |    |
|--------------------------------------------|----|
| 1 Pablo Neruda a-t-il été assassiné ?..... | 1  |
| 2 Septembre chilien.....                   | 13 |

<https://legrandcontinent.eu/fr/2023/09/09/pablo-neruda-a-t-il-ete-assassine/>

### **1 PABLO NERUDA A-T-IL ÉTÉ ASSASSINÉ ?**

*Douze jours séparent le coup d'État d'Augusto Pinochet de la mort du prix Nobel de littérature Pablo Neruda. Le 23 septembre 1973, tout est prêt pour la fuite de l'immense écrivain chilien et opposant communiste à la junte. Le poète peut encore voyager mais il meurt à l'hôpital, mystérieusement. Que s'est-il passé ? Nous publions les extraits de l'enquête fascinante de Laurie Fachaux-Cygan sur les derniers jours de Pablo Neruda.*

*9 septembre 2023*

*Auteur Laurie Fachaux-Cygan*

*Image © Evandro Teixeira / Collection Institut Moreira Salles*

L'air du printemps austral enrobe la ville d'une douce chaleur<sup>1</sup>. En cette fin de journée, les jacarandas, parés de mauve et de bleu, bordent les avenues sous un ciel plongé dans l'obscurité. Le soleil a disparu derrière la cordillère des Andes et les chants des oiseaux ont cédé la place au silence que seuls perturbent des cliquetis lointains.

Le couvre-feu a commencé il y a quelques heures. Les militaires patrouillent à pied, en hélicoptère, dans des tanks. Ils ratissent la capitale et tout le pays à la recherche de ceux qu'ils appellent les « rats ». Une partie de ces personnes, qu'ils tiennent pour responsables du « cancer marxiste » qui aurait « gangrené » le pays, est déjà détenue au stade National. Dans cette enceinte qui peut accueillir 80 000 personnes, tout est mis en œuvre pour leur extorquer des aveux. Lors des interrogatoires musclés, des os sont brisés, des doigts coupés, des hommes et des femmes violés. Les récalcitrants sont exécutés. Onze jours après le putsch, 7 000 per-

sonnes se retrouvent privées de liberté au stade National<sup>2</sup>. Pour donner l'exemple, le chanteur Víctor Jara est assassiné quatre jours après le coup d'État, le 15 septembre 1973, au stade Chili aujourd'hui renommé stade Víctor-Jara. Son corps est retrouvé criblé de 44 impacts de balles<sup>3</sup>.

Que pense Pablo Neruda du chaos dans lequel a basculé le Chili ? Où est passé l'espoir d'un avenir meilleur qui l'avait animé ces dernières années lorsqu'il était le candidat du Parti communiste (PC) à l'élection présidentielle de 1970 ?

*Lors des interrogatoires musclés, des os sont brisés, des doigts coupés, des hommes et des femmes violées. Les récalcitrants sont exécutés.*

Pendant ses quelques mois de campagne, de plus en plus de personnes étaient venues à ses rassemblements. Pablo Neruda, qui n'a jamais pensé rester en lice jusqu'à l'élection, est à la fois « fasciné et terrorisé »<sup>4</sup> par la tournure que prend sa candidature qui n'est qu'un subterfuge permettant au PC de faire pression sur le reste de la gauche pour obtenir un candidat commun. En l'absence d'accord, le PC menace de rester dans la course. Pablo Neruda retire finalement sa candidature pour s'unir à son ami, le socialiste Salvador Allende. Pour que la gauche, réunie au sein de la coalition de l'Unité populaire, gagne ce scrutin pour la première fois de l'histoire du pays. Le poète travaille « avec empressement »<sup>5</sup> avec « Chicho » Allende, qu'il a déjà soutenu lors de ses trois précédentes campagnes présidentielles. Ensemble, cette fois, ils arpentent quelque 4 000 kilomètres du nord au sud à la rencontre des oubliés du pays.



Pablo Neruda lors de la campagne présidentielle de Salvador Allende. 1970, Puerto Montt, Chili. Fondation Pablo-Neruda

Et cette alliance de la gauche fonctionne : Salvador Allende remporte dans les urnes la présidentielle le 4 septembre 1970 avec 36,2 % des voix. Une victoire ratifiée par le Congrès le 24 octobre 1970<sup>6</sup> par 153 voix, face à Jorge Alessandri, le candidat de droite qui obtient 35 voix, et 7 abstentions. « La candidature de Pablo Neruda a joué un rôle capital dans l'élection de Salvador Allende », note l'historien Pablo Seguel.

Augusto Pinochet s'était alarmé dès 1970 de l'arrivée au pouvoir de Salvador Allende. Le soir de la victoire dans les urnes du candidat socialiste, il est à la tête de la 6<sup>e</sup> division de l'armée basée à Iquique, dans le nord du pays, et dit aux officiers du quartier général : « Le peuple du Chili ne sait pas le chemin qu'il prend. Il a été berné et semble ignorer où nous mènera le marxisme-léninisme. Chers officiers, je crois que le Chili va finir par devenir un satellite de la Russie soviétique. [...] Ma carrière entre dans ses derniers jours. Le problème du sauvetage du Chili sera entre vos mains. Que Dieu aide le destin de notre patrie. »<sup>7</sup>



Dès 1972, Augusto Pinochet songe à ourdir un coup d'État. En début d'année, fraîchement nommé chef d'état-major des armées, il commande un rapport sur la « sécurité nationale » du pays au chef de la direction des renseignements, et dès avril, commence « une analyse des conclusions »<sup>8</sup> de ce document, « avec les personnes de la plus grande confiance de son entourage. »

### *Dès 1972, Augusto Pinochet songe à ourdir un coup d'État.*

Le 11 septembre 1973, lors du bombardement du palais présidentiel ordonné par Augusto Pinochet alors commandant en chef de l'armée de terre, Salvador Allende a eu le choix entre se rendre ou mourir. Il choisit la seconde option en se tirant une balle au niveau du menton<sup>9</sup>.

Allongé sur le lit d'une chambre située au quatrième étage d'une clinique privée réputée à Santiago du Chili, Pablo Neruda se sent-il en sécurité ce 23 septembre 1973 ? L'immense écrivain, auteur du populaire Vingt poèmes d'amour et une chanson désespérée, est avant tout aux yeux de la junte militaire un militant communiste de la première heure et un ancien sénateur ayant connu la clandestinité et l'exil dans les années 1940.

Pour Pablo Neruda, les ennuis commencent trois jours après le coup d'État, le 14 septembre 1973. La maison qu'il partage avec son épouse est perquisitionnée par une armada de militaires. Dans son autobiographie Ma vie aux côtés de Pablo Neruda<sup>10</sup>, publiée à titre posthume en 1986, la veuve du poète, Matilde Urrutia, se souvient de ces militaires regardant tout avec grande curiosité dans la maison, sans oser toucher quoi que ce soit. Comme si malgré tout, ils éprouaient une forme de respect pour le lauréat du prix Nobel de littérature 1971. Soudain, l'un des soldats tape très fort sur le plancher avec sa botte, « Votre maison a des souterrains ? ». Matilde en reste coite. S'imaginer-t-il que des communistes armés et cachés sous le parquet s'apprêtent à bondir et les tuer de sang-froid ?



Pablo Neruda et son épouse Matilde Urrutia lors de l'hommage rendu au poète au stade National. 5 décembre 1972, Santiago du Chili, Chili. Naúl Ojeda / Fondation Salvador-Allende

L'armée chilienne avait répandu l'idée que le gouvernement de Salvador Allende distribuait des armes aux militants de gauche pour tuer massivement militaires, opposants et journalistes. Certains soldats et une grande partie de la population croyaient dur comme fer à cette idée farfelue, qui a même eu droit à plusieurs unes de presse. Son nom : le plan Z, l'un des mythes fondateurs de la dictature pour justifier la prise du pouvoir à feu et à sang. La théorie du plan Z peut se résumer à « c'étaient eux ou nous ». Et pour mieux convaincre l'opinion publique, Augusto Pinochet lui-même déclare lors d'une interview en 1973 pouvoir « assurer » que ce plan a été « élaboré par des étrangers expérimentés en la matière ».

*L'armée chilienne avait répandu l'idée que le gouvernement de Salvador Allende distribuait des armes aux militants de gauche pour tuer massivement militaires, opposants et journalistes.*

Dans les années 1970, en pleine guerre froide, les guérillas urbaines essaient en Amérique latine à l'instar des Montoneros en Argentine ou des Tupamaros en Uruguay. Le Mouvement de libération nationale– Tupamaros (MLN-T), de gauche radicale, recourt à la lutte armée pour déstabiliser le pouvoir. Intellectuels et jeunes travailleurs du groupe procèdent à des enlèvements, des vols de banques dont ils redistribuent le butin, des sabotages... Quoi de plus simple que de faire gober à la population chilienne que le même danger les guette. Federico Willoughby, le premier porte-parole de la junte militaire, reconnaîtra en 2003 que le plan Z était, ni plus ni moins, une « arme de guerre psychologique »<sup>11</sup> inventée de toutes pièces.

Dans ce contexte, Pablo Neruda est fébrile et fiévreux, comme s'il recevait l'enchaînement des mauvaises nouvelles depuis le coup d'État comme des coups de poignard. Le 18 septembre, c'est la fête nationale au Chili. Avec le retour des beaux jours, les Chiliens ont l'habitude de se réunir autour de barbecues et de danser la cueca (danse traditionnelle) dans de grandes salles nommées fondas décorées de ballons et fanions bleus, blancs et rouges, les couleurs du drapeau chilien. Mais ce dieciocho — le 18 dit-on au Chili —, a la saveur amère des jours de deuil. Matilde explique dans ses Mémoires se résigner à appeler le médecin de son mari, Roberto Vargas Salazar. Il lui promet de lui envoyer le lendemain une ambulance pour transférer Pablo dans une clinique et le mettre en sécurité. Finies les visites impromptues de l'armée. Matilde espère que leur convoi — composé de l'ambulance et de la voiture de leur chauffeur, Manuel Araya —, ne sera pas arrêté par la police à l'un des nombreux points de contrôle qui quadrillent la capitale et ses environs.

Elle est la première à l'entendre arriver. Inquiète, Matilde ouvre la porte et aperçoit l'ambulance dans l'allée de terre battue qui mène à la maison. Panda, le chow-chow du couple, l'avait flairée. Manuel, le chauffeur, prend place dans sa voiture tandis que Pablo s'installe dans l'ambulance. Panda s'y faufile ingénieusement avant de se recroqueviller sur elle-même dans un coin. Déjà la veille, le chow-chow au pelage de renard n'avait pas voulu quitter la chambre de Pablo. Il s'était allongé, la tête entre ses pattes, suppliant Matilde de ses yeux brillants de le laisser passer la nuit à côté de son maître. La dernière nuit.

Entre les 115 kilomètres qui séparent la maison de Neruda de la clinique, l'ambulance et la voiture de Manuel sont contrôlées plusieurs fois. Les barrages policiers sont nombreux, comme à la sortie de Melipilla.

*Entre les 115 kilomètres qui séparent la maison de Neruda de la clinique, l'ambulance et la voiture de Manuel sont contrôlées plusieurs fois.*

Melipilla est une ville bordée par les champs et la cordillère de la côte au loin. J'y ai passé mon premier week-end au Chili avec un ami cher en 2010, alors que je venais de m'installer dans le pays. Comme dans la plupart des bourgs du Chili, Melipilla a son église et sa place d'Armes — plaza de Armas, avec son kiosco qui vend pêle-mêle revues, cartes SIM et chewing-gums... La mère de mon ami habite l'une des nombreuses modestes maisons de plain-pied de la ville. Je me souviens avoir été frappée par le portrait du général Pinochet posé sur une table basse de

son salon. Beaucoup de personnes regrettent ce « président qui a construit des maisons et fait régner l'ordre »<sup>12</sup>, m'assure-t-elle.



Manuel Araya, l'ancien chauffeur de Pablo Neruda, devant la Citroën que le poète a amenée de France en 1972. Isla Negra, Chili. Fonds personnel de Manuel Araya.

Les policiers leur demandent leurs papiers, d'où ils viennent et où ils vont. Matilde tient la main de Pablo, allongé dans l'ambulance, quand les autorités lui intiment de descendre. Elle n'en revient pas. Comment peuvent-ils me dire cela ? Ne voient-ils pas que Pablo est malade et qu'il a besoin de ma force ? Aucun son ne sort de sa bouche. Nonobstant, elle obtempère. Une fois l'inspection des policiers terminée, alors qu'elle remonte dans le véhicule, elle entrevoit des larmes<sup>13</sup>, rondes comme des billes, dans les yeux de son époux. Matilde n'a pas le temps de se perdre dans ses pensées, la police montre des velléités d'arrêter Manuel Araya, debout face à sa voiture, les mains sur la nuque<sup>14</sup>. Grâce à l'intervention verbale de Neruda, il reste libre. Cette fois. Le trajet aura duré plus de cinq heures, trois fois le temps habituel.

Le jeudi 20 septembre 1973, Neruda est très agité. Il a refusé l'invitation de Gonzalo Martínez Corbalá, ambassadeur du Mexique au Chili, à se rendre à Mexico. Matilde pense que rester au milieu de cette furie n'est pas une bonne idée. Alors afin de convaincre son époux — très attaché au Chili —, de partir, elle lui confie que leur maison à Santiago a été pillée, en partie détruite et qu'il pourrait même s'avérer difficile de trouver les médicaments pour soigner son cancer de la prostate. Pablo l'écoute, d'abord dubitatif, et se résigne. « Je reviendrai dans tous les cas. [...] Ceci est notre pays et ici est ma place. »<sup>15</sup> Mais avant de partir, Pablo Neruda souhaite que Matilde prenne des livres auxquels il tient. Avec Manuel Araya, elle prend le chemin de la maison, laissant Pablo seul à la clinique.

*Avant de partir, Pablo Neruda souhaite que Matilde prenne des livres auxquels il tient.*

Pablo Neruda a fait construire une maison face aux puissants rouleaux de l'océan Pacifique, à Isla Negra (Île Noire), un lieu-dit à une heure et demie de route de la capitale. Du haut des rochers, la demeure, peuplée de figures de proue, surplombe la vue. L'une d'elles, habillée d'une robe de jais qui contraste avec sa peau laiteuse et ses longs cheveux blond vénitien, jouxte une myriade de coquillages biscornus, plats, ronds et nacrés qui transforment les étagères de la bibliothèque en fonds marins.

Le 22 septembre 1973<sup>16</sup>, alors qu'elle s'affaire à préparer les bagages au premier étage, Matilde est prévenue que Pablo vient d'appeler l'auberge voisine Santa Elena — la maison n'a pas le téléphone. « Reviens immédiatement, je ne peux pas t'en dire plus. » Deux phrases qui font tressaillir Matilde. Effrayée à l'idée que Pablo puisse être arrêté par la police à la clinique, elle attrape un dernier livre et ferme les valises sans plus attendre. Manuel Araya les place sans mé-

nagement dans le coffre de sa Fiat 125 blanche, tandis que Matilde s'engouffre côté passager. « Dépêchez-vous ! Il faut que nous arrivions le plus vite possible ! », répète-t-elle avec frénésie le long de la route qui lui semble interminable. « Je ne sais pas comment nous avons fait pour ne pas nous tuer », se remémorera-t-elle plus tard.

À peine la voiture s'approche-t-elle de la clinique qu'elle s'en échappe, laissant au chauffeur le soin de se garer. Elle court, monte quatre à quatre les trois étages qui la séparent de Pablo et pousse enfin la porte de la chambre 406. Il est là, dans son lit. Pablo n'a pas été arrêté. Elle s'assoit à ses côtés, subitement épuisée par cette montée d'adrénaline, et lui prend la main.

Pablo est agité. Il semble mû par quelque chose, comme s'il venait de voir un fantôme. « C'est incroyable que tu ne sois au courant de rien ! Ils tuent des gens, démembrant des cadavres ! » Pablo a parlé à des amis. Ils lui ont raconté ce qu'elle s'évertue à taire. La gorge sèche, elle ne dit rien. Elle leur en veut. Pablo sait désormais que Víctor Jara est mort. Elle aussi le sait. À côté de la clinique, elle a même vu des cadavres dériver dans la rivière Mapocho. Les militaires exécutent les opposants sur les berges du fleuve et y lancent les corps pour s'en débarrasser. C'est devenu une habitude. Le cours d'eau né sur les contreforts de la cordillère des Andes charrie des dizaines de morts que des personnes tentent de ramener sur le bord à l'aide de bâtons. Pablo avait consacré un poème à cette rivière en 1950. S'il savait, se dit Matilde.

Pablo retire soudain ses mains des siennes. Il prend son pyjama à deux mains et tire dessus en criant très fort : « Ils les fusillent tous ! Ils les fusillent tous ! ». Désespérée, Matilde appuie frénétiquement sur la sonnette à côté du lit. Une infirmière arrive et constatant que Pablo est hors de lui, lui injecte un calmant. Il s'assoupit, Matilde reprend ses esprits. Elle pense à Manuel Araya. Où est-il ? Il devait garer la voiture et les rejoindre. Elle ne l'a plus revu depuis qu'elle est descendue de la voiture qui les avait amenés en toute hâte à la clinique Santa María, ce 22 septembre.

*Les militaires exécutent les opposants sur les berges du fleuve et y lancent les corps pour s'en débarrasser. C'est devenu une habitude. Le cours d'eau né sur les contreforts de la cordillère des Andes charrie des dizaines de morts que des personnes tentent de ramener sur le bord à l'aide de bâtons. Pablo avait consacré un poème à cette rivière en 1950.*

Le lendemain après-midi, le dimanche 23 septembre, Pablo dort toujours. Quand il se met à bouger, Matilde le pense enfin sorti de la torpeur du sommeil induit par le médicament de la veille. Un tremblement parcourt tout son corps, atteint son visage puis sa tête, à son tour prise de convulsions. Matilde s'approche. Pablo ne se réveille pas. Il vient de mourir. Les médecins écrivent dans le certificat de décès que Pablo Neruda est mort d'un cancer de la prostate, d'une métastase et d'une cachexie cancéreuses — un état d'affaiblissement extrême accompagné d'une dénutrition. Avant le coup d'État, Matilde avait trouvé son mari « plein de vie et d'enthousiasme ». Elle se souvient de ce médecin lui assurant que Pablo se défendait merveilleusement contre son cancer. Elle ne comprend pas ce qu'il vient de se passer.

Manuel Araya est l'autre principal témoin des derniers jours de Pablo Neruda. Comme Matilde, il se souvient très bien de la perquisition des militaires le 14 septembre dans la maison d'Isla Negra, suivie le même jour de la venue d'une troupe de la marine, précise-t-il. Le mercredi 19 septembre, Pablo Neruda part à la clinique Santa María « non pas pour soigner son cancer — il

allait très bien —, mais pour sa sécurité ». Manuel insiste sur la bonne santé de l'écrivain ; un mois avant sa mort, en août 1973, il se rendait tous les jours à San Antonio, Algarrobo, El Quisco et Mirasol, des stations balnéaires proches de chez lui.

Il se souvient que Pablo souhaitait récupérer quelques affaires à la maison d'Isla Negra avant le départ au Mexique qui approchait à grands pas. Mais alors que Matilde assure être revenue à la clinique le 22 septembre, Manuel relate avoir « effectué l'aller-retour à Isla Negra avec Matilde le 23 septembre ». Comme Matilde toutefois, il est sûr que Pablo Neruda a émis le souhait de récupérer des effets personnels la veille, le 22 septembre. Selon Manuel, ils se mettent en route dans la matinée, après avoir pris le petit déjeuner avec Pablo Neruda à la clinique. La chambre 406 est constituée d'un lit, de toilettes et d'une salle d'eau. La précède une autre pièce agrémentée d'une table et de quelques chaises faisant office à la fois de hall d'entrée et de salle à manger. Manuel Araya avait pris l'habitude de dormir sur une chaise afin d'assurer la sécurité du poète, me dit-il. Sauf que ce dimanche 23 septembre — selon sa version — ni Matilde ni lui ne se trouvent à la clinique. Personne pour surveiller les allées et venues de la chambre 406. Ce jour-là, vers 16 heures, l'hôtel Santa Elena, à côté de la maison de Neruda, les prévient que Pablo vient d'appeler. Il leur demande de revenir immédiatement. « Pablo Neruda a dit avoir été réveillé par un médecin qui lui a fait une piqûre au niveau de l'estomac », relate Manuel.

### *Personne pour surveiller les allées et venues de la chambre 406.*

Vers 18 heures, Matilde et Manuel sont de retour à la clinique. Matilde part dare-dare rejoindre Pablo tandis que le chauffeur donne les valises à l'ambassadeur du Mexique au Chili. Puis il assure être monté, à son tour, dans la chambre 406.

« Que se passe-t-il Don Pablo ?

— On m'a injecté quelque chose, je brûle de l'intérieur. »

Manuel affirme prendre une serviette qu'il mouille dans la salle de bains avant de l'appliquer sur le ventre de Neruda pour faire baisser sa fièvre. Au niveau de son estomac, autour de la piqûre, se remémore Manuel, on voit une tache rouge, de la taille d'une pièce de 5 pesos.<sup>17</sup> Sur ces entrefaites, un médecin entre. Il est jeune, blond aux yeux bleus et porte une moustache. Il exhorte Manuel à aller acheter un remède que Neruda a l'habitude de prendre lors de ses « crises de goutte » — ces poussées inflammatoires articulaires qui l'accablent fréquemment.

Manuel toise le médecin du regard et refuse dans un premier temps. « Je ne suis pas d'accord, cette clinique est très chère, c'est à vous de fournir les médicaments. » Le docteur parvient à le convaincre. Manuel est de toute façon dévoué à son patron, qu'il appelle Don Pablo ou Pablito encore aujourd'hui. Et il prend sa mission très au sérieux.

Le médecin indique à Manuel où se trouve la pharmacie disposant de ce médicament. Il lui suffit de se diriger vers deux artères près de la clinique — les avenues Independencia et Vivaceta.

Ni une ni deux, Manuel, bougon, quitte la chambre. Il est alors 18 h 50, toujours selon son récit. À bord de sa Fiat 125, il parcourt quatre kilomètres vers l'ouest de Santiago. La pharmacie ne doit plus être très loin, se dit-il. Il a trouvé la requête du médecin bizarre. Qu'importe. Savoir Matilde aux côtés de Pablo le rassure.



Sa sérénité s'effondre quand deux voitures l'interceptent<sup>18</sup> à l'angle des rues Balmaceda et Vivaceta. Tout se passe très vite. Des hommes en civil lui enjoignent de descendre de sa voiture, les coups pleuvent sans explications — la brutalité de la police sidère tout le monde dès le premier jour de la répression. Ces hommes l'emmènent au commissariat le plus proche, où Manuel passera quelques heures, entre interrogatoires et violences physiques.

Pendant que Pablo Neruda est en train de vivre ses derniers instants, Manuel ne comprend pas ce qui lui arrive, ou plutôt, il ne comprend que très bien le but de son arrestation. Militant communiste depuis ses 14 ans et chauffeur de Pablo Neruda, il est un « parasite » pour le nouveau régime en place.

À 22 h 30, Pablo Neruda rend son dernier soupir. Vers minuit Manuel rejoint le stade National et ses milliers d'hommes et femmes suspectées de menacer le nouvel ordre établi. Il y est torturé et de nouveau interrogé. « Qui a l'habitude de voir Pablo Neruda ? Que fait le poète avec ses amis ? Y a-t-il des armes chez lui ? » Ce n'est que près d'une semaine après sa détention que Manuel apprend la mort de Pablo Neruda par le cardinal Raúl Silva Henríquez, venu apporter son soutien aux détenus. Depuis ce jour, une conviction n'a jamais quitté Manuel : Pablo Neruda a été assassiné.

*Pendant que Pablo Neruda est en train de vivre ses derniers instants, Manuel ne comprend pas ce qui lui arrive, ou plutôt, il ne comprend que très bien le but de son arrestation.*

Il passera trente jours environ au stade National, avant d'être jeté dehors en pleine nuit, à une heure du matin, me raconte-t-il. Il pèse alors 33 kilos et tient à peine debout. Comble de la perversion : le couvre-feu court jusqu'à 6 heures. Quiconque marche dans la rue est soit abattu — ou a de grandes chances de l'être —, soit arrêté. Manuel doit son salut à des militaires qui l'ont caché à l'entrée du stade jusqu'à la fin du couvre-feu. Ils connaissaient son père, d'où ce rare geste d'humanité, me confie-t-il.

Pendant les douze jours qui séparent le coup d'État d'Augusto Pinochet de la mort de Pablo Neruda, des journalistes sont arrêtés, des livres brûlés. Quarante ans après les autodafés en Allemagne nazie, les ouvrages de Karl Marx sont de nouveau consumés par les flammes d'un régime qui abhorre le socialisme et le marxisme. Autre continent, autre hémisphère, la même histoire, toujours.

L'après-midi du 23 septembre 1973, les militaires s'affairent tout près de la clinique Santa María où se trouve Pablo Neruda. Ils ont investi les tours d'habitation San Borja, un cube de béton sur lequel ont poussé une vingtaine de rectangles verticaux gris. En ce mois de la patrie, aucun drapeau chilien ne vient égayer un rebord de fenêtre. Les immeubles sont désespérément gris. Carte postale monochrome. Dans le centre-ville et en plein jour, les soldats entrent méthodiquement dans les appartements. Un à un, ils en fouillent les bibliothèques, feuilletent les revues. Leur mission : trouver et brûler tous les livres « subversifs » — il faut « extirper le cancer marxiste »<sup>19</sup>. Ils ont du travail, chaque tour fait une vingtaine d'étages. Les militaires sont si fiers de remplir leur devoir qu'ils se laissent filmer par la presse internationale et répondent aux questions des journalistes, avant de se faire réprimander par leur supérieur. Un soldat se targue ainsi de brûler des livres de Lénine, Fidel Castro — Premier ministre cubain de puis quatorze ans à l'époque —, du « Che » Guevara — l'un des pères de la révolution cubaine

mort exécuté près de six ans plus tôt... Sur une vidéo d'archives, je vois aussi une couverture à demi calcinée d'un livre sur la Commune de Paris.



Pablo Neruda aux côtés de Salvador Allende lors de la campagne présidentielle. 1970, Chili. Sara Facio et Alicia D'Amico / Fondation Salvador-Allende

Reçoivent-ils l'ordre de brûler les œuvres de Pablo Neruda ce jour-là ? Le poète dérange, c'est certain. Le communisme a été interdit par le décret-loi numéro 77 du 8 octobre 1973<sup>20</sup>. Et dès le 11 septembre, jour du golpe<sup>21</sup>, le premier décret-loi de la junte accuse cette « idéologie dogmatique » de plonger le Chili dans « un processus de destruction systématique et intégral des éléments constitutifs de son être ».

*Pendant les douze jours qui séparent le coup d'État d'Augusto Pinochet de la mort de Pablo Neruda, des journalistes sont arrêtés, des livres brûlés.*

Sous Pinochet, si aucun décret n'a été pris pour interdire les livres de Pablo Neruda, ses écrits politiques tels que *Incitation au nixonicide et éloge de la révolution chilienne* — en référence au président américain Richard Nixon —, sont censurés de facto dès les premières années de la dictature.

La presse a elle aussi vite été muselée. Le 11 septembre, tous les médias partisans de l'Unité populaire ont dû suspendre leurs activités<sup>22</sup>. C'est le cas de Radio Magallanes qui a retransmis en direct le dernier discours de Salvador Allende le 11 septembre, mais aussi des journaux *El Siglo*, *Clarín*, *Puro Chile*, *Las Noticias de Última Hora*, *Punto Final* ou encore du mensuel *El Rebelde*. Ce dernier, organe officiel du Mouvement de la gauche révolutionnaire (MIR), a continué à paraître dans la clandestinité<sup>23</sup>. Seuls deux quotidiens de droite, *La Tercera de la Hora* (actuellement *La Tercera*) et *El Mercurio*, sauvèrent leur peau. Ils existent d'ailleurs toujours aujourd'hui.

Je me plonge dans les archives des journaux chiliens et étrangers de l'époque pour analyser les récits de la mort de Neruda, trouver un indice, une piste, débusquer d'éventuelles contradictions. En ce temps-là, personne n'émet de doute sur les circonstances de la mort de Neruda — en tout cas, publiquement. La thèse officielle du poète consumé par son cancer de la prostate émeut le Chili sans faire de vagues. De toute façon, comment s'informer dans un pays dépourvu d'organes de presse indépendants et d'opposition dans les années 1970 ?

La mort de Pablo Neruda n'éveille pas de suspicions mais fait l'objet de récits différents. Le 25 septembre 1973, Marcel Niedergang, correspondant au Chili du journal français *Le Monde*, écrit que Pablo Neruda « était atteint d'un cancer à la prostate ». Il « savait bien qu'il était

condamné à la mort par ce mal inexorable »<sup>24</sup>. « Pendant ses dernières semaines parisiennes » — Neruda a été ambassadeur du Chili en France de 1971 à 1972 —, « il se déplaçait déjà avec peine, étirant sa jambe droite ankylosée ». Pablo Neruda souffrait d'une phlébite.

*La mort de Pablo Neruda n'éveille pas de suspicions mais fait l'objet de récits différents.*

Je repense à cette interview d'Augusto Pinochet accordée à Radio Télévision Luxembourg (RTL) le 16 septembre 1973, sept jours avant le décès du poète, et dont Le Monde s'est fait l'écho. Des rumeurs courent sur Pablo Neruda. Où est-il ? A-t-il été arrêté ? Le général putschiste dont la famille est « originaire de France »<sup>25</sup>, se veut rassurant : « Pablo Neruda n'est pas mort, il est libre. Il se déplace librement comme toute personne qui, comme lui, est très âgée et malade. Nous ne tuons personne. Et s'il meurt, ce sera de mort naturelle. » Rétrospectivement, tout, dans cette déclaration, paraît étrange.



Remise des lettres de créance de Pablo Neruda, ambassadeur du Chili en France, au président Georges Pompidou. 26 mars 1971, Palais de l'Élysée, Paris, France. Archives nationales françaises AG/5(2)/979, reportage no 2330

Le New York Times écrit, sous la plume de Steven R. Weisman, une tout autre version : Neruda est décédé « d'un arrêt cardiaque selon ses docteurs »<sup>26</sup>. Qui sont ces médecins ayant diagnostiqué un arrêt cardiaque ? Je retrouve ce journaliste. Cette nuit-là, il travaillait à New York et a dû publier rapidement une nécrologie du poète. Mais il ne sait plus d'où vient l'information de l'arrêt cardiaque mentionné par des médecins.

Je poursuis mes recherches. Le journal chilien El Mercurio parle aussi d'un arrêt cardiaque. L'article du 24 septembre 1973, non signé, ajoute un détail, passé inaperçu à l'époque : Pablo Neruda est décédé après avoir reçu « une injection ». Je n'en crois pas mes yeux. Je fais instantanément le lien avec les versions de Manuel et Matilde qui, tous deux, évoquent une piqûre. Matilde appelle une infirmière quand Pablo Neruda se met à tirer sur son pyjama et à vociférer « ils les fusillent tous ! », Manuel, lui, se remémore un coup de fil de Neruda évoquant une piqûre au niveau de l'estomac.

El Mercurio reprend des éléments du certificat de décès et explique « que la maladie dont souffrait l'homme de lettres est un cancer de la prostate généralisé. Cela signifie que la tumeur

maligne logée dans la prostate a créé des métastases ou des ramifications, ce qui s'appelle, en médecine, un cancer en phase terminale ». L'article de ce journal de droite — qui a soutenu le coup d'État de Pinochet —, lâche une autre bombe, sans le savoir : « Un calmant » a provoqué « une brusque chute de tension (hypotension) ». Nous voici au cœur de l'affaire. Arrêt cardiaque, baisse de tension, piqûre, calmant... De quoi est mort Pablo Neruda ? Que s'est-il passé dans la chambre 406 de la clinique Santa María le 23 septembre 1973 ?

## SOURCES

1. Ce texte le premier chapitre du livre de Laurie Fachaux-Cygan, *Chambre 406. L'affaire Pablo Neruda*, Les éditions de l'atelier, 2023. Toutes les photos en sont extraites. Nous remercions l'autrice et l'éditeur pour leur aimable autorisation.
2. Selon une estimation de la Croix-Rouge internationale citée dans le rapport Rettig.
3. Rapport Rettig de la Commission nationale de vérité et réconciliation, 1991.
4. Pablo Neruda, *J'avoue que j'ai vécu*, traduction de Claude Couffon, Paris, Gallimard, coll. « Du monde entier », 1975, p. 430.
5. « afanosamente » en espagnol, Volodia Teitelboim, Neruda, Santiago, Sudamericana, coll. « Biographie », 1996, p. 442. « Avec empressement » en français aux éditions L'Harmattan, p. 405.
6. Selon la Constitution en vigueur en 1970, si aucun candidat n'obtient la majorité absolue dans les urnes, le Congrès doit ratifier la victoire du candidat ayant obtenu le plus de voix. Les élus ont le choix de voter pour l'un des deux candidats ayant obtenu le plus de voix dans les urnes, à bulletin secret. Le 24 octobre 1970, la victoire de Salvador Allende a ainsi été ratifiée par 153 voix, selon une publication officielle du Congrès chilien.
7. Augusto Pinochet Ugarte, *El día decisivo – el 11 de septiembre de 1973*, (Le jour décisif – 11 septembre 1973), publié par l'état-major des armées, Bibliothèque de l'Officier, 1982, non traduit.
8. Ibid.
9. Arrêt de la Cour suprême chilienne, 6 janvier 2014.
10. Matilde Urrutia, *Mi vida junto a Pablo Neruda* (Ma vie aux côtés de Pablo Neruda), Barcelone, Seix Barral, coll. « Les Trois Mondes », 1986, non traduit en français.
11. « Maniobra de guerra psicológica » dans *Chili : 30 ans de silence*, Wilfried Huismann et Raúl Sohr, ARTE GEIE/WDR/Huismann, 2003.
12. En réalité pendant la dictature de Pinochet, l'État octroyait une aide financière aux familles souhaitant acquérir un logement construit par un promoteur immobilier privé.
13. Selon l'autobiographie de Matilde Urrutia *Ma vie aux côtés de Pablo Neruda*, op. cit.
14. Interview de Manuel Araya en septembre 2022.
15. Selon l'autobiographie de Matilde Urrutia *Ma vie aux côtés de Pablo Neruda*, op. cit.
16. Ibid.
17. Interview de Manuel Araya le 20 octobre 2017.
18. Ibid.
19. Expression utilisée par le général Gustavo Leigh, commandant en chef de l'armée de l'air et membre de la junte militaire, citée dans le rapport Valech de la Commission nationale sur la prison politique et la torture.

20. Extrait du décret-loi no 77 du 8 octobre 1973 : « La doctrine marxiste, ainsi que son concept de l'homme et de la société, abîment la dignité de l'être humain, et portent atteinte aux valeurs libertaires et chrétiennes qui font partie de la tradition nationale. »
21. Coup d'État.
22. Extrait du premier décret-loi de la junte militaire le 11 septembre 1973 : « La presse, les radios et chaînes de télévision partisans de l'Unité populaire doivent suspendre leurs activités informatives à partir de cet instant. Sinon, elles recevront une punition par voies aérienne et terrestre ».
23. Robinson Silva Hidalgo, El relato de la prensa mirista durante la dictadura civico-militar, 1973-1989 (Les récits de la presse « miriste » (en lien avec le MIR) pendant la dictature civico-militaire).
24. [https://www.lemonde.fr/archives/article/1973/09/25/la-mort-de-pablo-neruda\\_2565381\\_1819218.html](https://www.lemonde.fr/archives/article/1973/09/25/la-mort-de-pablo-neruda_2565381_1819218.html).
25. [https://www.lemonde.fr/archives/article/1973/09/18/je-ne-flechirai-pas-dans-l-application-de-la-loi-martiale-declare-le-general-pinochet\\_2564240\\_1819218.html](https://www.lemonde.fr/archives/article/1973/09/18/je-ne-flechirai-pas-dans-l-application-de-la-loi-martiale-declare-le-general-pinochet_2564240_1819218.html)
26. « He died of heart collapse, his doctors said », New York Times, 23 septembre 1973.



## 2 SEPTEMBRE CHILIEN

*Prix Jean Vigo 1973 Colombe d'argent Festival de Leipzig 1973*

Compte-rendu à chaud des journées qui ont suivi le coup d'état du général Pinochet. A Santiago la peur se lit sur les visages. Des militants de l'Unité Populaire osent cependant parler, ébauchent des explications, font part au monde de leur détermination. Les obsèques de Pablo Neruda donnent lieu à la première manifestation contre le régime.

### A PROPOS DU FILM « SEPTEMBRE CHILIEN ». UN CINÉMA DE RENCONTRES IM- PROBABLES :

#### NOTES SUR LA CINÉMATOGRAPHIE DE BRUNO MUEL, SUIVI D'UNE RÉFLEXION DU CINÉASTE LUI-MÊME



*La première version de ce texte est parue en Espagne dans la revue [www.youkali.net](http://www.youkali.net) en janvier 2009.*

*[youkali.net/6c.-YOUKALI-MorenoPestna-BrunoMuel.pdf](http://youkali.net/6c.-YOUKALI-MorenoPestna-BrunoMuel.pdf)*

Quarante ans ont passés depuis que nous sommes partis filmer au Chili les témoignages de victimes du coup d'état qui venait de se produire. Depuis le temps j'ai souvent accompagné des projections de Septembre chilien et animé des débats. Je crois que je le connais par cœur et je suis habitué aux réactions qu'il suscite. Alors que ce documentaire de 40 minutes semble avoir gardé intact son pouvoir d'émotion pour tout un public, pas seulement chilien, de gauche ou même simplement progressiste, l'occasion se présente de poser quelques questions sur la nature et le rôle d'un simple reportage. En 2009 j'ai offert à un ami espagnol, universitaire à Cadix, de passage à Paris, un DVD de la version espagnole du film qu'il m'a ensuite invité à aller présenter là-bas et il m'a demandé si j'avais un texte de présentation. A part quelques lignes

écrites ici ou là, je me suis alors rendu compte que n'avais pas ce texte, que je ne l'avais jamais écrit.

La qualité de la prise de sons de Théo Robichet et de mes images ne suffit pas à expliquer la vie prolongée de cette courte page d'Histoire écrite dans l'urgence. Techniciens expérimentés, nous avions l'habitude de travailler ensemble et formions une équipe soudée mais je suis persuadé que le pouvoir de ce film tient en fait à l'état d'esprit qui était le nôtre dans notre relation avec ceux que nous filmions. Et cet état d'esprit était le fruit du travail au long cours dans lequel nous étions engagés, plus près de chez nous, à Besançon et à Sochaux. Je parle des groupes Medvedkine, cette expérience aventureuse, lancée par Chris Marker en 1967, consistant à mêler des cinéastes techniciens à des ouvriers, jeunes pour la plupart, pour en tirer des films parlant de leurs luttes, de leurs conditions de travail et de vie, de leurs rêves et de leurs espoirs.

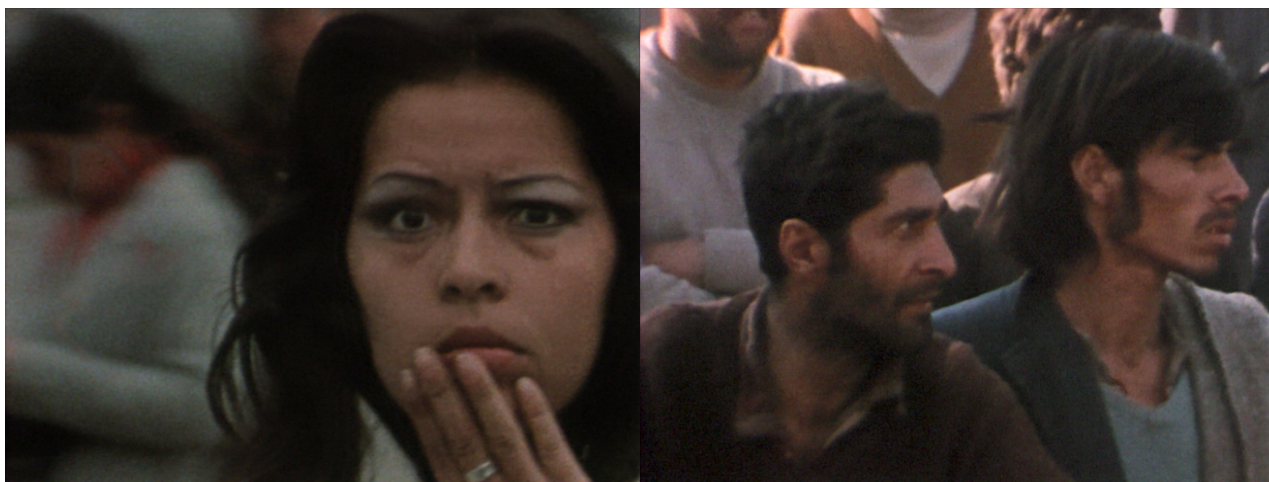
En septembre 1973, forts des films « Medvedkine » précédents, nous venions d'obtenir une avance sur recette du Centre National de la Cinématographie, une somme considérable pour nous qui avions jusqu'alors tiré le diable par la queue, pour faire un film plus ambitieux. Ce film se fera, au retour du Chili. Ce sera Avec le sang des autres, un film sombre, que je serai amené à terminer avec un sentiment d'isolement tant il marquait la fin de l'expérience « Medvedkine ». La fin, non pas l'échec. La fin, faute de combattants, à cause de la fatigue, de l'usure, des répressions, qui frappaient nos camarades restés à travailler sur les chaînes. Ceux de Sochaux étaient de la génération de mai 68, très politisés, certains au parti communiste, à peu près tous cégétistes, et ce qui s'était abattu sur les militants chiliens de l'Unité Populaire s'était d'une certaine façon aussi abattu sur eux. Ils avaient vu et commenté pendant nos quelques années de travail commun plusieurs films sur le Chili et ce qui se passait là-bas leur était apparu comme une voie possible pour le changement.

Le 11 septembre donc, en fait le 12 au matin, j'ai entendu la nouvelle du coup d'Etat à la radio. J'ai aussitôt appelé Théo qui a été d'accord pour que nous partions au Chili en utilisant l'argent du CNC. J'ai appelé ensuite notre ami Pol Cèbe, le pilier de notre travail à Sochaux, pour lui dire que nous ferions l'autre film plus tard. Avec le recul je suis étonné que nous ayons fait cela sans plus de discussions ni de commentaires. C'était de l'ordre de l'évidence. J'ai dit à Pol : « J'envoie une lettre pour les copains de l'usine », une lettre qui disait en substance : « Si c'était ici que ça se passait vous ne comprendriez pas qu'on n'arrive pas avec du matériel et de la pellicule. Alors voilà, c'est pareil ! »

Pour arriver à Santiago c'est un peu plus long mais nous avons fait vite. Nous avons même dû attendre à Buenos-Aires le premier avion car l'aéroport de Santiago était fermé. Cet avion, notre premier contact avec le Chili, avait été pris d'assaut par des exilés qui revenaient après avoir fui l'Unité Populaire. En survolant les cimes enneigées de la cordillère qui marquent la frontière ils se mirent à hurler et chanter à la gloire de leur pays « libéré » en débouchant des bouteilles de champagne. Heureusement pour nous les militaires avaient improvisé un service de presse pas encore très performant. En effet nous avions des lettres d'accréditation d'une télévision de langue anglaise (nous parlions anglais aussi mal l'un que l'autre) que nous avions écrites nous-mêmes. Nous n'avions pas eu le temps de procéder autrement et d'ailleurs aucune chaîne ne nous aurait d'emblée fait confiance. Nous avions aussi une poignée d'autocollants dont nous avons bardé caméra et magnétophone.

Nos contacts se limitaient à une poignée de numéros de téléphone que nous avaient confiés Chris Marker, Régis Debray et quelques autres. Nous avions aussi le numéro de Pierre Kalfon qui était correspondant du « Monde » à Santiago. Celui-ci nous a bien aidés, en nous faisant d'abord pénétrer dans les jardins de l'ambassade de Suède où beaucoup d'Européens mais aussi de Chiliens avaient trouvé refuge. C'est là que nous avons recueilli le témoignage de cet économiste suédois que son ambassade avait pu faire sortir du stade national. Ce qu'il nous dit à un moment allait dans le sens de ce que j'avais voulu faire passer dans ma lettre aux amis de Sochaux : « ...la torture, comme tout acte dans un régime de classe, a un caractère de classe. Ce sont évidemment les pauvres, les ouvriers, ceux qu'ici on appelle les pobladores, c'est-à-dire les habitants des bidonvilles, qui sont le plus sauvagement torturés, le plus sauvagement battus... ».

Quelques jours plus tard l'armée a organisé une étrange visite guidée pour une poignée de journalistes parmi lesquels nous nous sommes glissés. On sait maintenant qu'il y avait plusieurs milliers de prisonniers, qu'on y a torturé, qu'on y a fusillé, mais il n'y avait en face de nous dans les gradins que deux ou trois cents hommes, les plus inoffensifs, les plus présentables, qui nous réclamaient des cigarettes que nous leurs avons jetées tristement avant d'entendre les explications filandreuses du colonel Espinoza qui ne nous ont guère rassurés. Nous y sommes retourné le lendemain où nous avons pu capter devant les grilles, malgré l'interdiction des policiers, les expressions d'angoisse, de terreur, de celles et ceux qui venaient aux nouvelles.



Au début il était facile de filmer dans les rues de Santiago. Toutes les routes vers le reste du pays étaient barrées mais nous avons pu nous rendre dans un de ces bidonvilles de la proche banlieue. Et puis, les uns après les autres, on nous a accompagnés à des rendez-vous secrets pour rencontrer des militants qui voulaient parler à tout prix, qui prenaient le risque de parler à visage découvert, comme cette jeune femme brésilienne qui commence par ces mots : « Je veux dire au monde entier... ». Nous avons retrouvé ces deux femmes, qui avaient été violées par les militaires venus arrêter leur mari, dans un immeuble de bureaux déserté où nous avait emmenés un jeune avocat. Avec pour seule lumière l'angle d'une fenêtre, je m'étais assis par terre et en regardant son beau visage avec l'œil de ma caméra et en écoutant ce qu'elle et sa compagne nous disaient il me semblait m'enfoncer dans le sol sous le poids de leurs paroles. Théo et moi, nous étions en effet pris dans une telle empathie avec celles et ceux que nous filmions que le soir venu, dans notre hôtel où le rigoureux couvre-feu nous maintenait, nous ne

parlions pas de ce que nous avons vu et entendu dans la journée, nous ne pouvions pas en parler. C'était dans nos têtes aussi le blackout.

Au bout d'une dizaine de jours il est devenu de plus en plus difficile de filmer dans les rues. De plus en plus souvent les militaires nous arrêtaient, nous demandaient nos papiers, regardaient avec méfiance notre ridicule carte de presse. Un matin, après l'entretien filmé dans la minuscule cour d'une petite maison avec les deux étudiants de l'Université Technique de Santiago, j'ai dit à Théo : « Je crois que nous avons mis notre film en boîte. Il est temps de partir ».

La veille nous avons filmé l'enterrement de Pablo Neruda. Nous ne savions pas que nous allions assister à la première manifestation publique d'opposition aux militaires putschistes. Une demi-heure avant l'heure prévue, nous attendions devant le cimetière, quand quatre ou cinq camions bourrés d'hommes en armes sont passés au milieu des gens qui commençaient à s'approcher, puis ils sont repartis et la foule a grossi et, bien sûr, tout le monde s'est demandé si les militaires n'allaient pas revenir et tirer dans le tas. La présence de nombreuses caméras et de diplomates étrangers a sans doute empêché cela. Et au-dessus de cette masse humaine, au-dessus de cette manifestation politique incroyable qui avait chanté l'Internationale, entre les tombes ont jailli des lambeaux de poèmes de Pablo Neruda, déclamés à tue-tête.

Pour notre dernière soirée au Chili, ceux qui nous avaient guidés, accompagnés, avec les risques que cela présentait, ont voulu nous organiser une petite fête. Mais évidemment il y avait le problème du couvre-feu. Ils décidèrent alors qu'au lieu d'une soirée ce serait une nuit entière. Chacun apportant à boire et manger nous nous sommes retrouvés à nouveau dans un quartier désert, dans un immeuble désert dont tous les bureaux étaient fermés. Quelqu'un avait apporté un tourne-disque et nous avons écouté la musique de Victor Jara et tout ce nouveau folklore, cette renaissance culturelle qui avait accompagné l'Unité Populaire et que les militaires se préparaient à interdire. La gardienne de l'immeuble nous a rejoints en apportant ses propres disques et ils ont chanté des chants révolutionnaires. Et puis, un peu avant la fin du couvre-feu, un tremblement de terre fit tinter les verres et les bouteilles, il y eut un peu de vaisselle cassée, des portes battirent et notre équilibre devint très instable. Ce n'était pas une grosse secousse et les Chiliens sont habitués. N'empêche que nous sommes sortis en une file indienne un peu zigzagante et avons ouvert la lourde porte vitrée donnant sur la rue. Un spectacle étrange nous attendait. Les rares habitants du quartier avaient fait comme nous, en pyjamas, en chemises de nuit, une robe de chambre ou un manteau enfilés par-dessus, et les soldats en armes qui étaient censés tirer sur tout ce qui bouge ne savaient plus quoi faire, eux-mêmes tournant en rond dans la lumière blafarde de l'aube naissante.

A l'aéroport de Santiago, nous avons passé la douane, enregistré les caisses de matériel, les cartons de pellicules image et de bandes-son de nos derniers tournages (nous avons pu confier à des pilotes d'Air-France nos premières bobines) et nous attendions dans la salle d'embarquement lorsque mon nom fut appelé par haut-parleur. J'y allai pas très rassuré et le fus en core moins en voyant nos caisses et nos cartons entassés sur un comptoir derrière lequel étaient assis trois officiers de l'armée chilienne. Sans chercher à voir ma carte de presse ou mes accréditations, le plus gradé me demanda gravement ce que nous avons vu au Chili. Je bredouillai que nous avons trouvé Santiago très calme et ce fut tout. Ils tracèrent des croix à la craie sur nos affaires en signe de laisser-passer et me saluèrent poliment. Les rouages de l'armée putschiste avaient encore des lacunes.

A Paris nous étions attendus et le mouvement de solidarité s'organisait. Nombreux sont ceux qui ont permis que le film soit vite prêt, la monteuse et coréalisatrice, Valérie Mayoux, s'est mise tout de suite au travail. Chris Marker, qui attendait notre retour, avait organisé une rencontre avec Isabel, la fille de Salvador Allende, arrivée en exil à Paris. Nous avons pu recueillir son témoignage qui complète ce que nous venions de filmer au Chili. C'est encore Chris qui trouva et dirigea l'enregistrement des voix de la version française, à commencer par celle de son amie Simone Signoret. Au moment où je reprends ce texte, après la mort de Chris Marker en juillet 2012, je tiens à lui rendre hommage et à souligner combien il a aidé ce film, comme il l'a fait pour tant de films hors normes, militants ou non, à cette époque et pendant des années.

Le montage terminé, j'ai été à Sochaux avec la bobine sous le bras pour une avant-première organisée par le dernier carré des ouvriers du groupe Medvedkine. Ils avaient loué de leur poche le théâtre de Montbéliard et nous avons fait salle comble. Le film jouait son rôle, une quinzaine de copies 16 mm circulaient à travers la France diffusées par Scopcolor, association fondée par Roger Louis et Marcel Trillat, anciens grands reporters à l'ORTF et licenciés de la charrette d'après mai 68. C'était un film militant par l'usage qui en était fait et en même temps il recevait une certaine consécration : La colombe d'argent au festival de Leipzig 1973, le prix Jean Vigo du court métrage 1974. Et pourtant une curieuse polémique vit le jour autour du travail que nous avions fait à chaud, je pourrais dire en toute innocence. Les « gauchistes » trouvaient que nous ne critiquions pas suffisamment les erreurs du gouvernement Allende. D'un autre côté le film ne plaisait pas aux dirigeants du parti communiste français. Ils le trouvaient « trotskyste » parce que ceux que nous avions filmés parlaient de lutte armée. Comme si on pouvait s'étonner de ce que la première réaction des victimes du fascisme soit un appel aux armes ! Une projection à Besançon fut même accueillie très fraîchement. Nos amis militants n'y comprenaient plus rien. Pol Cèbe, communiste et combattant de longue date de la bataille syndicale et culturelle aux usines Rhodiacéta à Besançon puis Peugeot à Sochaux, écrivit une longue lettre au comité central de son parti. Il m'en a envoyé une copie dont je me permets de citer quelques extraits (elle est en fait signée de Pol et de sa femme Jeanine que nous appelions tous Zouzou) :

« Ce mardi 22 janvier 74

Camarades...

*Ici nous possédons une copie de « Septembre chilien ». Elle nous est demandée chaque jour et souvent plusieurs fois chaque jour. Nous venons de nous livrer à un petit calcul : depuis le 15 décembre nous avons projeté le film 26 fois plus une et animé 18 débats. En tout, à un poil près, 2500 spectateurs dans les départements de Franche-Comté. 21 fois à l'initiative de militants communistes (soirées solidarité-Chili, à caractère ou culturel ou politique, remises de cartes, congrès syndical, etc...) et nous pouvons écrire sans aucun risque d'erreur que plus de la moitié de nos 2500 spectateurs sont membres du parti communiste. Jamais, à aucune des 26 projections, à aucun moment des débats, personne n'a contesté ni la valeur du film, ni l'honnêteté des cinéastes et encore moins « dénoncé » les « dangers » d'un film-témoignage lucide, douloureux parfois, mais à tout prendre optimiste et même mobilisateur. S'il nous fallait résumer en une phrase toute la richesse des discussions autour du film, nous dirions : appel à la lutte pour renforcer l'unité et vigilance redoublée pour isoler en France les forces fascistes en puissance.*

*Mais si nous écrivons cette lettre c'est pour parler de la 27<sup>e</sup> projection, la seule qui n'a pas ressemblé aux autres et nous ne comprenons pas et nous sommes communistes et nous n'aimons pas ne pas comprendre. »*

*Besançon, 15 janvier 74.*



Les camarades de Besançon nous avaient demandé le film pour démarrer une soirée Chili avec la présence du conférencier Fournial, membre ou collaborateur du C.C. (comité central). Copie sous le bras, nous pénétrons dans une salle triste et peu accueillante. Etonnés et questionnant, nous n'obtenons que des « explications » vagues et réticentes des camarades, du genre « Il paraît que c'est un très mauvais film, dangereux, anti-Unité Populaire... Fournial dit que... » et d'un vieux camarade ordinairement lucide et à qui les militants du Parti formés à Besançon (nous en sommes) doivent beaucoup, cette étrange apostrophe : « Les cinq dernières minutes de ce film sont très mauvaises, dangereuses... » et à notre question : « As-tu vu ce film ? » « Non », répond-il « Mais Fournial m'a dit... ET JE SUIS ENTIEREMENT D'ACCORD AVEC LUI, CE FILM EST TRES MAUVAIS... ». Argument insupportable bien sûr, et nous le disons. Fournial a le droit de ne pas aimer « Septembre chilien » (nous connaissons d'excellents militants du parti qui n'aiment pas le « Potemkine » et d'autres qui défendent « Mourir à Madrid ») mais Fournial ne se contente pas d'essayer d'influencer les camarades avant, voici ce qui s'est passé après :

... Après une longue explication de ce qu'est l'armée chilienne et du pourquoi de son attitude, Fournial déclare : « Je n'affirme pas que mon explication est bonne ou qu'elle soit la meilleure, je dis simplement que c'est la mienne et que jusqu'ici personne ne m'en a donné de meilleure et si quelqu'un m'en donnait, ce n'est pas nous, ce sont nos camarades chiliens ». Et, tout à coup, haussant le ton et se mettant en colère tout seul : « Je ne suis pas de ceux, comme certains qui donnent des leçons aux révolutionnaires chiliens, je ne suis pas de ceux qui leur disent : la voie pacifique c'est fini, il faut prendre les armes, il faut les prendre dans tout le continent parce que dans tout le continent il y a des militaires. C'est une confusion stupide. Même à des œuvres qui valaient la peine d'être montrées pour leur première partie, pour leur première demi-heure... suivez mon regard, je crois qu'il y a des choses qui ne sont pas permises. Que l'on montre des documents véritables, objectifs, émouvants, comme l'enterrement de Neruda et qu'ensuite on en tire abusivement et avec irresponsabilité des conclusions stupides, cela ne de



vrait pas être permis même au meilleur des cinéastes. Je n'irai pas plus loin sur ce point ». Et, re-devenant conférencier, Fournial poursuit son exposé...

...Voilà.

Alors, où la forfaiture ?

Qui tire abusivement des conclusions stupides ?

En tout cas, ni Bruno Muel qui a réalisé le film, ni nous qui le projetons, ni les spectateurs devant qui nous l'avons projeté.

Le silence impressionnant qui suit chaque projection et le sérieux avec lequel sont débattus en suite des problèmes aussi brûlants que la voie pacifique du passage au socialisme, la vigilance redoublée qu'impose la leçon chilienne, les différences aussi...

... Quelle serait donc cette gauche française et surtout quel serait ce parti communiste qui refuserait de regarder le Chili en face et ne verrait que stupidité dans les témoignages de militants chiliens et que « conclusions irresponsables » dans le film de Muel ?...

... Quant à nous qui voulons aussi tenter de faire bien notre boulot d'animateurs culturels (faiseurs de films à l'occasion) nous ne manquons pas de faire remarquer aux camarades que le cinéma ça existe et qu'un film n'est ni un meeting ni une conférence et que si, tout à coup apparaît sur l'écran ce visage de jeune brésilienne, beau comme un Modigliani, et que si ces plans de foule sont beaucoup plus que des plans de foule : une étude du visage humain, des sentiments humains, c'est que la caméra de Muel ne se contente pas de passer ni d'être là, mais qu'elle vit au rythme du peuple chilien trahi, mutilé et cependant beau et fier, du peuple chilien qui a tant de choses à nous dire, à nous crier, à nous apprendre, pauvre d'une défaite provisoire, mais riche d'une expérience unique...

... Nous espérons une réponse.

Fraternellement

J. et P. Cèbe  
Centre de Clermoulin

Deux doubles : l'un pour le secrétaire de section de Besançon l'autre pour Bruno Muel

Sa lettre ne reçut jamais de réponse. La polémique continua, avec de nouveaux rebondissements, quand le film sortit en salle (une unique salle à Paris où il resta quatre ou cinq mois). Il y eut beaucoup de bonnes critiques dont deux qu'il n'est pas sans intérêt de comparer.

Voici un extrait de celle de François Maurin dans L'Humanité du 3 avril 1974 :

*...Tel est le film de Bruno Muel : un document brut filmé sur le vif, presque dans le feu de l'action, au moment où la stupeur provoquée par les événements n'est pas encore éteinte, où les premières interrogations de ceux qui ont vécu le drame surgissent de façon émotionnelle sous le coup du désarroi et de la colère, comme en témoigne cette interview finale d'une jeune fille affirmant, avec un sentiment profond de déception, que la voie pacifique vers le socialisme est définitivement exclue en Amérique latine. Il est évident que nous touchons là, à la fois, au caractère particulier de la démarche suivie par Bruno Muel rendant compte « à chaud » de la situation créée au Chili par le*

*putsch fasciste (ce en quoi « Septembre chilien » mérite pleinement la médaille d'argent qui lui a été décernée en novembre 1973 au festival de Leipzig), et aux limites de cette démarche, privée – et pour cause – du recul nécessaire à une analyse sérieuse, approfondie, du passé récent et du présent, aussi bien que d'une réflexion non moins précise concernant l'avenir de la lutte, ses formes dans la situation nouvelle créée par le fascisme. C'est là précisément que s'affirme le décalage entre le document brut et son éclairage actuel. Car cette réflexion existe aujourd'hui. Elle a d'abord été le fait du Parti Communiste du Chili...*

Et voici un extrait de celle de Philippe Billon et Monique Hennebelle dans Libération du 7 mai 1974 :

*... Bruno Muel et Théo Robichet ont pu filmer aussi les funérailles de Pablo Neruda qui constituent sans doute la séquence la plus émouvante du film. Combien tragique y sonne le slogan « Vive le parti communiste » qui fuse une fois des rangs des courageux manifestants... C'est d'ailleurs là que le bât blesse dans ce film par ailleurs exceptionnel : les auteurs (qui appartiennent au parti « communiste » français) n'ont pas fondé leur reportage sur une critique de l'illusion réformiste qui, secrétée par la gangrène révisionniste, a mené à sa perte L'Unité Populaire. Ce n'est qu'à la fin de leur film qu'ils donnent la parole à une militante qui convient que la voie pacifique a fait faillite et qu'il faudra en venir à une autre méthode d'action. Quand ils nous montrent –et comme cela fait mal– les couches populaires totalement désarmées face à la répression fasciste, les auteurs ne suggèrent jamais les responsabilités dans cette tragédie... Nous n'avions pas eu l'intention d'en dire plus que ce que nous avons vu et entendu. Quand nous avons filmé les femmes folles d'inquiétude devant les grilles du stade national, elles savaient que leur mari, leur frère ou leur fils était à l'intérieur et ne pouvaient que partager les rumeurs. Devant la violence et la soudaineté du coup d'Etat, comme devant tout cataclysme, les rumeurs naissent, avec leur charge d'horreur et leur part de vérité. Je pense que la polémique autour de notre film est à la mesure des espoirs que l'expérience de l'Unité Populaire chilienne avait fait naître dans toute l'Amérique latine, alors largement soumise aux dictatures, mais aussi chez les progressistes du monde entier.*

En tout cas je remercie mon ami espagnol qui m'a donné l'occasion de raviver les souvenirs de cette époque.

Bruno Muel, septembre 2008 et janvier 2013